

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Philosophischen Gesellschaft =
Annuaire de la Société Suisse de Philosophie

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 2 (1942)

Artikel: Un aspect du conflit entre l'idéalisme et le réalisme : l'opposition entre
le sujet et l'objet

Autor: La Harpe, Jean de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-883878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un aspect du conflit entre l'idéalisme et le réalisme: l'opposition entre le sujet et l'objet.

Par Jean de la Harpe.

Les mots en « isme » sont en général de la mauvaise monnaie philosophique, quoiqu'il soit souvent bien difficile de s'en passer; nous donnons pour exemple le conflit entre « idéalistes » et « réalistes » qui s'alimente toujours aux sources intarissables des paradoxes sémantiques. Partons de l'idéalisme dont le réalisme n'est souvent que l'antithèse: « On entend actuellement par idéalisme la tendance philosophique qui consiste à ramener toute existence à la pensée, au sens le plus large du mot. L'idéalisme s'oppose ainsi au réalisme ontologique, ou en un seul mot à l'ontologie, qui admet une existence indépendante de la pensée », d'après *le Vocabulaire de la Société française de Philosophie*¹⁾ que nous tenons pour un incomparable instrument de travail et auquel nous recourrons constamment au cours de cette étude; pris au titre d'orientation de pensée plutôt que pour des doctrines fermement établies, on peut accepter ces mots comme tels, à condition de demeurer prudent dans leur emploi.

A nos yeux il y a idéalisme chaque fois que l'esprit est envisagé sous l'aspect *dynamique* de l'acte et que l'on s'efforce d'y ramener tout ce qui existe; il y a réalisme chaque fois que l'on ramène l'acte à un *être*, différent de la pensée et existant indépendamment d'elle.

Mais, à l'intérieur de l'idéalisme, on peut distinguer entre la tendance spiritualiste qui soumet « l'intelligible » à « l'intelligence », soit à l'acte, et la tendance réaliste qui ramène plus ou moins nettement l'acte de pensée à l'être qu'elle enfante ou sur lequel elle s'appuie.

En scrutant le problème de « la pensée réflexive » dans une étude antérieure, nous concluons par ces mots: « Il faut lutter contre une illusion qui renaît à chaque instant, l'illusion comme quoi la pensée

¹⁾ Nous le désignerons dans la suite par V. P.

se saisisrait au titre d'objet absolu, comme phénomène statique, alors qu'elle est dans son essence même phénomène dynamique et intuitif. Elle ne peut se transcender elle-même qu'à la condition de cesser d'être acte ce qui est contradictoire dans les termes. En d'autres termes, la conscience de penser est la limite extrême de l'effort intellectuel, le moment où l'acte s'apparaît comme tel sans cesser d'être acte. Elle est en dernier ressort le mystère d'une existence qui ne peut que se constater comme tel²⁾).

Il apparaît donc que les notions de *sujet* et d'*objet* d'un emploi si constant mais sujets à de si nombreuses et si meurtrières équivoques, doivent être analysés avec soin; on s'apercevra peut-être que de vulgaires questions de « sémantique » conduisent aux problèmes les plus abstraits et les plus difficiles de la philosophie générale.

Les auteurs de l'article du V.P. sur « sujet » et « objet » en reconnaissent d'emblée les variations de sens; cette évolution caractérise non seulement le langage mais la pensée elle-même, si l'on prend à témoin l'effort vain de Renouvier pour revenir au sens ancien³⁾).

V.P. Sens A) — « Ce qui est pensé ou représenté en tant qu'on le distingue de l'acte par lequel il est pensé » — Le sujet, en tant qu'opposé à cette acception de l'objet, désigne en psychologie critique ou réflexive le sujet de la connaissance (Sens F) en tant qu'être qui connaît, considéré, non dans ses particularités individuelles, mais en tant que condition nécessaire à l'unité d'éléments représentatifs divers, unité en vertu de laquelle ces représentations apparaissent comme constituant un objet.

De prime abord ces notions apparaissent comme corrélatives, c'est à dire que leurs sens respectifs sont en fonction réciproque l'un de l'autre; suivant cette première acception, le sujet est relatif à celui qui pose, à titre anonyme, un objet de connaissance.

La notion d'objet peut s'appliquer à la perception extérieure et désigner (Sens C), « ce qui nous est représenté, dans la perception, avec un caractère fixe et absolu, indépendant du point de vue, des désirs ou des opinions du sujet » percevant. Il y a une similitude frappante entre les sens A et C, puisque dans les deux cas le mot

²⁾ *Revue de Théologie et de Philosophie*, Hommage à Arnold Reymond, XXVIII, No. 114—115, 1940, p. 173.

³⁾ Charles Renouvier, *Traité de logique générale et de logique formelle*, 1, A. Colin, Paris, 1912, p. 11—17.

s'applique au facteur statique qu'il s'agisse de l'objet intellectuel exprimé par un terme du langage ou de l'objet sensible portant sur une chose. Mais une différence importante subsiste par rapport à la notion du sujet à laquelle il renvoie; dans le premier cas, il s'agit d'une notion d'ordre rationnel, d'un sujet abstrait de la pensée, au sens cartésien, c'est à dire dans ce qu'elle a d'identique chez tous les hommes, comme c'est le cas dans la déduction mathématique ou strictement logique. Dans le sens C, l'objet renvoie au sujet pris individuellement, c'est à dire variant d'un sujet tangible à l'autre: il s'agit ici d'un facteur contingent ou « irrationnel ». On opère donc une sorte de renversement des valeurs dans l'ordre implicitement adopté.

Nous distinguerons donc entre *le sujet réflexif* et *le sujet individuel* auxquels correspondent respectivement *l'objet intellectuel* et *l'objet sensible*; ce qui subsiste de commun aux deux acceptions, c'est l'idée de deux pôles, le pôle actif du sujet et le pôle statique de l'objet.

Reste encore une définition très importante de l'objet qui a joué un rôle capital dans la spéculation des philosophes classiques. Au sens D, l'objet désigne « ce qui possède une existence en soi, indépendamment de la connaissance ou de l'idée que des êtres pensants en peuvent avoir », par exemple lorsque Descartes dit dans *les Méditations* (111,9): « J'ai souvent remarqué qu'il y avait une grande différence entre l'objet et son idée. » Cette notion de ce que nous nommerons *l'objet ontologique*, est si ancienne et si tenace qu'il convient d'en analyser la structure.

Elle semble consister dans la généralisation d'une expérience courante; nous constatons en effet l'existence d'objets physiques ou mentaux que nous avons ignoré longtemps et dont nous affirmons qu'ils existaient antérieurement à la découverte qui en fut faite; on en conclut à l'existence d'objets quelconques alors qu'ils sont peut-être condamnés à ne jamais tomber sous les prises de notre connaissance. Toute réflexion approfondie sur le problème de la connaissance entraîne le sentiment plus ou moins clair d'un « au delà » de la connaissance impliqué par la connaissance elle-même, semblable au sillage que laisse le bateau après son passage et c'est en raison de ce sentiment fort légitime que l'on se croit autorisé à un vrai *passage à la limite*, relativement à la notion d'objet, passage inconscient la plupart du temps. Que vaut cette opération mentale?

Le procédé du « passage à la limite » n'est logiquement admissible que s'il ne modifie pas les données mêmes du raisonnement comme c'est le cas dans le calcul des dérivées et des infiniment petits, grâce à la formule de Cauchy; si, au contraire, il introduit un facteur implicite nouveau ou en fait disparaître un qui soit essentiel, ce procédé devient un paralogisme.

En effet c'est le sujet pensant qui pose cet objet dans une sorte « d'inconnaissable absolu », abstraction faite de *l'acte purement formel* par lequel il l'institue. Il s'oublie comme sujet pensant en posant l'objet absolu et prétend le rendre indépendant de tout acte cognitif. Il convient donc de distinguer entre l'acte bien défini en vertu duquel nous constatons soit la présence, soit la possibilité d'un objet en relation soit avec cet acte de pensée, soit avec sa supposition dans l'avenir, et l'acte purement formel en vertu duquel nous faisons acte « d'extrapolation métaphysique » ou de « récurrence » mais au prix du renoncement à l'acte intellectuel qui le soutient et le justifie.

Par conséquent, non seulement l'objet dont il s'agit est une forme vide de propriétés intellectuelles ou sensibles, donc inutilisable au sens le plus fort du mot, mais il implique une forme de passage à la limite qui supprime une des conditions mêmes de la validité du raisonnement par lequel on prétend le justifier: c'est le type même des paralogismes ontologiques. Loin de justifier l'existence de l'objet ontologique, ce paralogisme conforme à la pente spontanée de l'esprit au stade précritique, marque, du point de vue de la réflexion critique, *la limite extrême de la corrélation sujet-objet*, au-delà de laquelle celle-ci devient purement verbale et chimérique.

Suivant le point de vue de la psychologie réflexive dont nous sommes partis, parce que le plus familier aux philosophes de notre temps, la notion de sujet s'identifie avec celle de sujet réflexif ou individuel; mais, si nous avons suivi l'ordre chronologique, c'est une autre notion qu'il eût convenu de prendre pour point de départ de nos analyses: en effet pendant des siècles, en ces matières, *le point de vue logique* l'a emporté sur celui de la psychologie réflexive.

Le V.P. (Sens B logique) définit l'objet comme suit: « Dans une proposition, ce dont on parle, par opposition à ce que l'on en affirme ou en nie » et par spécification (Sens C): « Spécialement dans une proposition prédicative, l'être auquel est attribué le prédicat, et qui en est pour ainsi dire le support. Par suite l'être réel considéré comme ayant des qualités ou exerçant des actions. »

Le sens B montre bien comment se constitue une perspective, décisive dans la mesure selon laquelle le discours met en évidence le « sujet », c'est à dire ce dont on parle. Or, c'est bien dans les propositions prédicatives que cette fonction est la plus apparente et ce sont les propositions prédicatives qui ont longtemps passé pour le prototype du jugement vrai aux yeux du logicien. On conçoit l'importance de cette optique, si l'on songe que c'est sur des jugements de ce type que s'est exercée avec le plus de ténacité la réflexion ontologique des siècles durant.

Le sujet, mis en évidence par la logique naissante, est considéré comme le *support* des qualités que signifient les autres mots de la proposition; chez Aristote, il a pour équivalent celui d'*upokeimenon*, soit *ὑποκείμενον* qui vient de *ὑποκείμεναι* signifiant « être placé dessous, servir de fondement »; en latin, il a pour équivalent celui de « *subjectum* » ou « *substratum* » qui a le même sens. De cette réflexion à la fois grammaticale et logique, naît l'idée d'un support de qualités conforme à la « loi d'attribution » qui évolue très rapidement et inconsciemment en « loi d'inhérence ».

Lorsque le sens réflexif tendra à supplanter insensiblement le sens logico-grammatical, il se produira une sorte d'*identification immédiate* des deux sens et le sens logique sera même renforcé, apparemment du moins, par le surgissement du sens réflexif. Le sujet logico-grammatical matérialisera immédiatement le « je » du « je pense »; celui-ci sera assimilé à une substance, c'est à dire au substantif ordinaire, et l'intuition du *cogito* se coulera dans la forme discursive qu'impose le langage à la pensée.

Il sera dès lors très facile d'attribuer à l'objet le caractère ontologique que nous avons analysé plus haut; le sujet et l'objet seront conçus, l'un et l'autre, comme des substances indépendantes ou parallèles, ce qui posa le problème cartésien par excellence de « la communication des substances ».

En effet cette opération qui consiste à instituer deux plans d'existence, favorise la tendance à « réaliser » un objet ontologique « en-soi », sans que le philosophe puisse prendre conscience du paralogisme opératoire dans le passage à la limite signalé plus haut. Il en sera la victime inconsciente et innocente.

La structure linguistique et logique correspond à un fait métaphysique capital par lequel s'explique la différence radicale qui oppose la philosophie grecque et médiévale à la philosophie moderne qu'inau-

gure le *Cogito ergo sum* de Descartes. Jusqu'alors le caractère réflexif de la pensée métaphysique est purement et simplement ignoré. En effet, suivant la corrélation sujet-objet que nous venons de décrire, le sujet est fondé en existence, au titre de « substance »; l'aspect intelligible de celle-ci se traduit dans « l'essence » par laquelle se définissent modes et attributs, ce qui dans le sujet ou l'objet relève de l'intelligence elle-même par opposition au facteur d'existence impénétrable en soi qui constitue la substance distinguée de ses attributs comme de ses modes.

Quant à l'existence elle-même, concentrée dans la substance, elle se ramène à une sorte d'hypostase du sentiment d'existence, dégagé du sujet pensant et projeté dans un monde transcendant, où elle prend la figure d'une réalité infinie et absolue, au terme du processus de stylisation que la métaphysique a poursuivi avec une vigueur inlassable, des siècles durant.

Ce qui constituait la caractéristique de la technique philosophique dans la philosophie ancienne, ce n'est pas seulement la prééminence de l'intelligible sur l'intelligence, mais encore la fonction de production ou de création du sujet absolu érigé en objet ontologique de pensée. Lorsque Descartes eut inauguré les temps modernes en faisant sa grande découverte du *Cogito ergo sum*, il y eut à la longue un total déplacement de valeur métaphysique et c'est le sujet réflexif et non plus le sujet logico-grammatical qui devient le fondement de la métaphysique qui s'élabore depuis Descartes; nous reproduisons ce mot profond de Bréhier sur Descartes: « Là est le trait distinctif de la méthode de Descartes: à l'ordre de production, elle substitue l'ordre qui légitime nos affirmations sur les choses⁴). »

Seulement des survivances du passé demeurèrent, assez puissantes pour dissimuler l'intention secrète de cette philosophie qui ne s'éclairera totalement qu'au cours de ses reprises et surtout grâce aux travaux des historiens modernes de la philosophie: *la transcendance ontologique des formes s'oppose finalement chez Descartes sur le plan même de la philosophie moderne, à l'immanence réflexive du sujet* et entraîne de véritables interférences de sens pour les adjectifs « subjectif » et « objectif ». Ne retenons pour l'instant qu'un sens très particulier d'objectif (Sens A): « Est objectif ou existe objectivement (à noter la synonymie de ces expressions) ce qui

⁴) Emile Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, 11, Alcan, Paris, 1929, p. 62.

constitue une idée en tant que représentation de l'esprit, et non pas une réalité, subsistant en elle-même et indépendante.» Après s'être opposé à subjectif, objectif s'est opposé à *formel*. Ainsi Descartes parle « d'une première idée dont la cause soit comme un patron ou un original dans lequel toute la perfection ou réalité soit contenue formellement et en effet, qui se rencontre seulement objectivement ou par représentation dans ces idées. » La forme existe en fonction de ce monde intelligible dont procède indirectement ce qui fait la réalité du *Cogito*. Celui-ci reflète celui-là au titre d'objet, d'où l'adjectif « objectif »; la réalité objective est immanente à l'esprit alors que la forme lui est transcendante.

Il y a donc un véritable renversement de perspective lorsqu'on passe du sujet réflexif au sujet logique et cette notion d'objectif en est le plus frappant témoignage.

Au fond de toutes ces conceptions si différentes les unes des autres, il y a une sorte de fond commun, très difficile à formuler dans un langage dépourvu d'équivoque, à savoir une *attitude réaliste* orientée soit vers le sujet logique, soit vers l'objet intellectuel pur. L'objet au sens courant, identifié à la chose, dans un univers de solides à trois dimensions; l'objet conceptualisé de la réflexion ontologique classique; l'objet psychique imaginé par les psychologues associationnistes; le sujet logique du discours conçu comme porteur de qualités spécifiques: tous, à des titres différents, reflètent la mentalité réaliste et précritique et relèvent de méthodes de réflexion qui consistent essentiellement à objectiver et à réaliser les idées en fonction d'une véritable extériorité rationnelle, comme les fruits que l'on détache de l'arbre où ils ont poussé.

Abordons maintenant un ensemble de significations qui nous ouvrira les avenues de la philosophie critique.

Le terme de subjectif qui ne semble pas le qualificatif normal du sujet réflexif (Sens E), présente un groupe de sens irradiant autour de l'idée centrale que voici: ce qui est « subjectif » appartient au sujet *seulement*, par opposition soit aux autres sujets, soit à l'objet. On obtient ainsi une vraie gradation de significations qui soulignent fort bien les obscurités qui entourent la notion de « subjectif », pris constamment, et pas toujours avec raison, en un sens péjoratif.

En un sens A, « valable pour un seul sujet, soit qu'on ignore si ce dont il s'agit est aussi valable pour d'autres, soit qu'on nie expressément cette validité »; par exemple, celui qui voit les choses d'une

manière subjective, juge selon ses goûts, ses impressions ou ses désirs. Est dit subjectif (Sens B) « ce qui appartient à la pensée humaine seulement, par opposition au monde physique, à la nature (empirique) des objets auxquels elle s'applique. Ce serait le cas des formes de la sensibilité et des catégories de l'entendement chez Kant, par exemple, si l'on étendait encore cette acception en désignant par subjectif (Sens D) « ce qui appartient à la pensée humaine seulement, par opposition aux choses en soi ».

On prend volontiers ce terme en un sens péjoratif et en fait un synonyme « d'apparent, d'irréel, d'illusoire » (Sens C), ce qui ne devrait pas être.

Ajoutons enfin un sens qui ne se trouve pas dans le V.P. mais que la langue sociologique moderne a fait sien: « Subjectif se dit des représentations collectives, en tant qu'elles sont l'apanage d'un ou de quelques groupes sociaux par opposition aux autres » (Sens F).

Il se produit de constants glissements de sens d'une définition à l'autre, notamment des sens B ou D au sens C; le langage contemporain nage donc en pleine équivoque.

Parmi les sens du mot objectif, on trouve un flottement analogue sur lequel nous n'insisterons pas, parce que sensiblement parallèle à celui de subjectif (par exemple objectif correspondant à objet au sens D, ou opposé à subjectif A ou C, ou à subjectif au sens de « mental »: la psychologie objective ou de réaction, par exemple).

Entre tous les sens du mot objectif, il en est un qui mérite d'être serré de près, c'est le sens C): *Valable pour tous les esprits et non seulement pour un seul individu*. C'est le sens que l'on retrouve le plus fréquemment sous la plume de Kant, et que M. André Lalande recommande avec conviction au terme de sa critique de cet adjectif (V.P.): « Nous proposons de ramener toujours l'opposition du subjectif et de l'objectif à celle des idées ou des fins universellement valables. Cette opposition est précise, centrale, conforme à l'usage des historiens et des savants; elle permet de distinguer le subjectif et l'objectif dans la plupart des cas, par un critérium expérientiel incontesté. »

Notons d'emblée qu'il s'agit d'une « définition opératoire » qui renvoie à l'idée de moyens permettant de discerner pratiquement ce qui est objectif de ce qui est subjectif. Mais surgit un vaste problème: qu'est ce que l'accord des esprits? Comment le concevoir?

Distinguons tout d'abord *le fait du droit*. L'idée de validité

universelle qui fait le fond de celle de vérité, est une notion ambiguë. En effet un groupe d'esprits plus ou moins étendu peut s'accorder sur une opinion sans que celle-ci soit « objective » pour cela: le « subjectivisme sociologique » (Sens F) éclate aujourd'hui devant tous les yeux et le fameux « consentement universel » est plus un argument d'avocat qu'une vérité philosophique. Plus profondément encore, il y a des illusions comme celle de « l'objet absolu » qui seraient objectives en ce sens, et que nous tenons pour subjectives au sens B et C: ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup (comme la plupart des paradoxes de la logique).

Admettons donc la distinction introduite par J.-M. Baldwin entre le *synnomique*, c'est à dire ce qui est valable en droit pour *tout* esprit, « tout » étant pris en son sens distributif et le *syndoxique*, c'est à dire ce qui est *actuellement* reconnu par un groupe plus ou moins étendu d'esprits, ayant conscience de cette communauté d'opinion; à la limite, il s'étendrait à *tous* les esprits, « tous » étant pris collectivement.

En fait les deux acceptions du syndoxique et du synnomique chevauchent constamment l'une sur l'autre et c'est cela contre quoi il convient de se mettre en garde. Ce qui nous intéresse ici est sans aucun doute le « synnomique ».

Aux yeux de ses promoteurs, l'assimilation des esprits, condition première d'objectivité en ce sens, réussit dans la mesure où elle s'exerce sur des objets bien définis, comme ceux que manie le savant. Lorsqu'il s'agit de disciplines soumises à un contrôle serré, à une conduite rigoureusement logique ou expérimentale, l'idée de validité universelle prend un sens acceptable. Cela suppose toujours, cependant, un appareil plus ou moins développé de contrôle rationnel, ou de parfaite sincérité intellectuelle, qui ne sont pas à la portée du premier venu. Dès lors « objectif » devient synonyme de « vérifié ».

Dans sa critique, M. Lalande constate « qu'il n'est pas si facile d'éliminer l'idée de chose-en-soi indépendante de toute connaissance (V.P.). » C'est que l'idée d'objectivité implique toujours quelque chose de plus que le simple accord des esprits; elle sous-tend une « intention » d'extériorité plus ou moins précise, une sorte de référence à quelque chose de relativement extérieur à nos prises; il s'agit toujours d'une résistance, et d'une consistance propre à l'objet, indépendante des préférences individuelles. Il faut donc admettre que l'accord des esprits est à son tour conditionné, dans

une mesure qui resterait à déterminer dans chaque groupe de cas analogues, par une certaine extériorité de l'objet, entendu en un sens très large par rapport au dynamisme créateur de l'esprit et à ses capacités de réduction du sensible à l'intelligible, notamment.

C'est la technique même du calcul et de la démonstration qui fait l'objectivité des mathématiques: il a fallu des siècles pour élaborer une symbolique de plus en plus précise et raffinée qui canalise la découverte et assimile le nouveau à l'ancien. Le fait de la généralisation de certaines méthodes qui ont d'abord réussi dans des domaines restreints où elles ont pris corps; le fait que dans l'invention suivie de découverte la vérité s'impose d'abord sous une forme plus intuitive que clairement formulée mais s'impose avec la force d'une évidence; des principes comme celui de Hankel etc. . . . tout cela montre que l'objectivité mathématique existe en fonction non seulement de l'activité de l'esprit et de l'assimilation des esprits par démarches progressives, mais encore en fonction d'une construction très complexe impliquant une véritable extériorisation intellectuelle, fixée par une méthode de déduction propre aux mathématiques et qui conditionne les découvertes nouvelles⁵).

S'agit-il de l'objet physique, le but ultime du physicien est de le construire de telle façon qu'il dépende le moins possible de la perception immédiate, aussi multiplie-t-il les instruments de mesure et d'enregistrement automatiques. Il se contente finalement de lire un chiffre sur une ligne graduée.

Partout ailleurs, le biologiste, le psychologue (la méthode récente des « comportements »), le logicien, l'historien etc. . . . recherchent partout « le fait » constatable, c'est à dire quelque chose sur quoi le raisonnement puisse s'appuyer en toute sécurité, à tort parfois mais le plus souvent avec raison. C'est cela même qui fit la si extraordinaire fortune du positivisme au siècle passé.

L'idée moderne d'objectivité comporte donc trois composantes au moins:

1) — L'idée de l'accord des esprits indéfiniment extensif et indépendant du syndoxique, de l'acquis qui peut toujours être dépassé.

2) — Des méthodes et des règles de pensée longuement éprouvées, renvoyant à l'idée du « rationnel ».

⁵) Voir dans l'Annuaire, R. Wavre, *Inventer et Découvrir*.

3) — Des références à un ou plusieurs objets définis, à des faits ou à des structures « symboliques », ayant acquis une sorte d'autonomie ou d'existence propre.

Ces diverses réflexions nous permettront maintenant de situer les notions fondamentales de sujet et d'objet par rapport à celle d'existence, si téméraire qu'en puisse paraître la tentative.

Le parallélisme entre la conception réflexive et la conception logique de la corrélation sujet-objet, n'exclut pas une différence profonde entre les deux. Le sujet réflexif commence par s'exprimer dans la langue par le verbe avec sa désinence: *cogito, sum*: L'action ou l'état qui ne se dégagera que postérieurement de la copule, fait corps avec l'intuition elle-même dans la forme réflexive; dans son fond elle demeure ineffable.

Ensuite le sujet se dégage de l'acte et s'exprime par un pronom: *je* pense, *ich* denke; le sujet est donc la projection symbolique du sujet réflexif dans les jugements commençant par « je » et en constitue l'expression « analogique » dans les autres: *x* pense. Aussitôt exprimé symboliquement et consolidé dans un système de *signes matériels*, le sujet réflexif devient « objet » de perception visuelle, auditive, ou de connaissance intellectuelle. Donc aussitôt qu'il est cristallisé dans un symbole, le rapport réflexif sujet-objet devient *un objet de connaissance* et perd son caractère réflexif. L'avantage que représente cette objectivation, consiste dans la possibilité de rendre réciproque la relation: *S. r. O* (*r*=relation du verbe). Dans l'intuition pure, cette relation est à « sens unique »: $S \rightarrow r \rightarrow O$ alors que sous sa forme logique elle est *réversible*. $S. r. O = S. r'. O$, ce qui se traduit par la double voie, active et passive. Le rapport logique sujet-objet est donc infiniment plus « maniable » que le rapport réflexif, ce qui suffit à expliquer qu'il ait été le premier à susciter la réflexion ontologique.

Quant à l'objet, il exprime sous sa forme réflexive et intuitive, la nécessité, pour l'esprit, de s'appuyer à quelque chose d'extérieur à l'acte de penser lui-même ainsi que, pour l'opération sensible ou intellectuelle, la nécessité d'aboutir à un résultat qui survive au jeu opératoire et fournisse à de futures opérations de nouveaux points d'appui. Sous sa forme réflexive, l'objet est donc fonction de permanence du rapport réflexif, dans la succession de ses actes

particuliers. Au contraire, sous la forme logique, il ne remplit qu'une fonction prédicative impliquant la mise en relation de deux objets réflexifs, le sujet et l'objet logiques.

L'opération logique qui se cristallise finalement dans une attitude ontologique, consiste à reconstruire *sur le plan mental des symboles l'opération réflexive qui demeure ineffable dans sa nature profonde*; d'une part l'esprit y gagne en vertu de la « réversibilité opératoire » qu'elle rend possible entre le sujet et l'objet projetés sur ce nouveau plan symbolique; d'autre part, la corrélation sujet-objet s'appauvrit en se vidant de son contenu intuitif. C'est à cette projection que la relation prédicative doit son aisance extrême à se muer en relation *d'inhérence ontologique*, source d'innombrables paradoxes métaphysiques. La conception logico-ontologique est plus tangible, plus explicite que la conception réflexive, alors que celle-ci est, en vertu de son caractère intuitif et réflexif, partiellement implicite et se refuse à épouser, autrement que sous forme « projective », le moule rigide de la formulation symbolique et linguistique.

Toutefois, en conséquence même de cette analyse qui veut être exhaustive, il apparaît bien que, pour le philosophe, le choix entre les deux conceptions résulte automatiquement du fait que l'attitude réflexive domine et commande l'autre, que le rapport réflexif est infiniment plus profond et solide que le simple rapport logico-ontologique. C'est donc de la conception réflexive que nous devons partir pour poser et tenter de résoudre notre problème, et non de la conception logico-ontologique. Sur le plan purement réflexif, sujet pensant et objet pensé représentent non deux « substances » mais *deux fonctions corrélatives par rapport à une exigence commune d'existence*. Nous dirons, pour dissiper toute équivoque possible, que chacun d'entre eux représente un des *deux pôles* de la notion d'existence, laquelle à son tour ne doit pas être isolée, sur le plan logique et verbal, de ses implications réflexives.

Pour l'adulte civilisé, et à *fortiori* pour le philosophe actuel, il n'y a que deux types d'existence vraiment clairs et distincts, irréductibles l'un à l'autre, celle du sujet conscient et celle de l'objet physique, pour parler le langage de tout le monde. L'idéalisme authentique ne consiste pas seulement dans l'affirmation qui va presque de soi aujourd'hui, comme quoi toute réalité comporte une part plus ou moins importante de raisonnements, d'intellectualité, mais consiste à résorber l'objet dans l'acte de connaissance dont il

est fonction et à supprimer le pôle de l'objet. Inversement, le réalisme ne consiste pas dans l'affirmation que tout acte de l'intelligence s'appuie à d'obscurées données objectives qui lui sont extérieures, mais consiste, inversement à l'idéalisme, à résorber le sujet dans le résultat opératoire et à supprimer le pôle du sujet.

Entre les pôles du sujet et de l'objet s'établit une double corrélation fonctionnelle de telle sorte que le pôle du sujet représente la condition d'existence de l'acte de pensée-car il faut bien qu'il y ait quelque sujet pensant pour que l'idée « d'acte de pensée » ait un sens quelconque, et le pôle de l'objet la condition d'existence du perçu, du représenté ou du conçu-car il faut bien qu'il y ait quelque objet initial ou résultant pour que ces notions signifient quelque chose.

Ainsi s'exerce une vraie médiation entre l'idéalisme et le réalisme, car il n'y a pas *un* idéalisme et *un* réalisme, mais au moins deux formes corrélatives d'idéalisme et de réalisme, *une forme d'idéalisme et de réalisme naïfs ou spontanés et une autre d'idéalisme et de réalisme critiques*. Les premiers procèdent par élimination de l'un des termes corrélatifs, les seconds mettent *en valeur* l'un des deux corrélatifs, sans supprimer l'autre. Dans tel domaine particulier, l'interprétation par l'idéalisme critique ou celle par le réalisme critique répondent mieux aux données du problème à résoudre, et ce n'est que dans une tentative d'interprétation métaphysique, c'est à dire totale et une, que le choix peut s'imposer.

Un mot, une chose, une idée n'ont de signification que par rapport à l'acte spirituel qui les fonde au titre de « signifiant », mais une signification n'est telle qu'à la condition de renvoyer à un « signifié » ; signifié et signifiant n'ont d'existence qu'à la condition de former à eux deux une signification. Considérons successivement les deux pôles de l'objet et du sujet.

La vie mentale commence dans la confusion du sujet et de l'objet suivant les résultats convergents de la psychologie génétique et de celle des primitifs, ce que prouvent à satiété les belles études de Jean Piaget comme celles de Lévy-Brühl⁶⁾, pour ne citer que les plus

⁶⁾ L. Lévy-Brühl, *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, Alcan, Paris, 1938, le plus remarquable à ce point de vue.

profondes et les plus solides. Un univers de solides à trois dimensions se constitue parallèlement à l'espace dit « euclidien » (ou plus exactement « préeuclidien ») où le « corps propre » est un objet parmi les autres; l'idée des lois de la nature physico-organique est très lente à prendre corps. Seulement le processus de construction subjective demeure enfoui dans l'inconscient et le sujet pensant ne constate que les résultats de la construction; l'illusion de *l'objectivité absolue* est donc absolue et l'on aboutit, suivant la métaphysique du sens-commun, à un réalisme absolu et naïf.

En un mot la connaissance de l'objet est fonction d'une existence extérieure et inconditionnelle: l'univers physico-organique où s'absorbe l'acte de pensée et la pensée, lorsque surgit timidement la découverte de celle-ci, sont envisagés sous la forme d'un rapport de cause à effet. Dans les mythologies, le démiurge fabrique l'univers à partir d'une matière première.

C'est sur cette base que s'élèvent les premières constructions relatives à « l'objet physique », notamment la doctrine atomique, la plus antique des doctrines physiques connues. Le physicien part des présuppositions réalistes originelles⁷⁾ et ne retient que les propriétés géométriques et mesurables de l'objet physique, d'où la distinction fameuse et très postérieure entre qualités premières et qualités secondes. Finalement — on nous pardonnera d'aller très vite — le monde des objets physiques, dominé par la distinction entre les états solides, liquides et gazeux de la matière, se constitue sous les espèces d'un mécanisme rigide et dominé par le principe du déterminisme intégral ou laplacien⁸⁾.

Evoquons la mémoire d'une page oubliée dans l'histoire de la physique en plein XIX^{me} siècle; le physicien éprouvait un certain embarras devant la dissymétrie existant entre la physique des masses « pondérables » qui relevait de la théorie moléculaire et celle des fluides (lumière, électricité, magnétisme) que l'on ne savait trop comment rattacher à une théorie purement mécanique. La situation a complètement changé depuis l'instauration de la théorie corpusculaire de l'électricité et de la théorie électronique de la lumière. Mais, à l'époque, un esprit aussi averti que l'était Cournot des choses

⁷⁾ Consulter E. Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, Payot, Paris, 1921, I, Livre premier, Les deux constatations fondamentales, p. 3—32.

⁸⁾ J. de la Harpe, *De l'ordre et du hasard*. Mémoires de l'Université de Neuchâtel, 1936, Chapitre XI, Hasard et contingence.

de la science, se faisait l'écho de cette inquiétude lorsqu'il déclarait: « Tout indique un contraste profond entre les propriétés de la matière et celles des principes impondérables. » Il se déclare enclin à regarder ceux-ci « comme occupant un rang intermédiaire entre les corps et les esprits » suivant « le langage de l'ontologie »⁹⁾:

Finalement toute réalité physique rentre dans *le vaste système clos du déterminisme* qui suppose qu'à chaque instant états et événements peuvent être *supposés* entièrement déterminés dans toutes leurs circonstances physico-chimiques. Le monde de la nature est donc conçu dans sa totalité selon le mode mécanique, comme *un tout qui se referme entièrement sur lui-même*, où il n'y a aucune place pour une activité créatrice quelconque, où tout est calculable en principe sinon en fait.

Puis le monde de l'esprit finit à son tour par être absorbé dans cette vaste construction: la psychologie se constitue sur le modèle de l'atomisme chimique grâce à la fameuse théorie associationniste; en physiologie, depuis la théorie des « centres psychiques » née des découvertes de Broca, certains audacieux prêtent au cerveau la capacité de « sécréter » la pensée comme le foie la bile sans soulever des rires ironiques. En logique la primauté du concept sur le jugement semble solidement acquise. En un mot, durant la seconde moitié du siècle, le positivisme paraît triompher sans qu'il soit possible de lui donner la réplique de façon solide et probante: la théorie « épiphénoméniste » de la conscience que proclamait Huxley, est l'aboutissement normal de ce mouvement intellectuel d'une extraordinaire puissance conquérante. Il renouvelle finalement, sous une forme que personne n'eût pu prévoir, la théorie de « l'objet absolu » qui consiste à supprimer, inconsciemment, le pôle du sujet pensant au seul profit de l'objectivité transcendante. Le réalisme naïf est le premier cadeau de la science triomphante à la philosophie, revenue honteuse, comme après boire, des élucubrations des romantiques allemands sur la *Naturphilosophie* ou de l'ivresse idéaliste d'un Hegel.

Passons au second terme de cette dialectique vivante et non « verbale ».

Le sujet pensant apparaît tardivement dans la spéculation des philosophes, comme nous l'avons montré plus haut; cela n'est pas

⁹⁾ A. A. Cournot, *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*. Hachette, Paris, 1924 (réédition); p. 162 et 165.

pour nous étonner et demeurer en parfaite conformité, une fois encore, avec les résultats de la psychologie individuelle et collective moderne. Il semble qu'il faille au sujet pour prendre conscience de lui-même la constitution préalable d'un vrai « champ d'extériorité » ; l'apparition du sujet réflexif exige une vraie prise de conscience « métaphysique » qui date de Descartes en philosophie.

En effet l'enfant parle longtemps de lui à la troisième personne et le primitif ne saisit son individualité, lorsqu'elle ne lui est pas complètement inconnue, que dans le rapport qu'il soutient avec le groupe. Ensuite, lorsque paraît la notion de l'individu, il y a confusion, entre le « syndoxique » et le « synnomique ». Le dégagement du sujet pensant est le résultat d'une longue élaboration collective et individuelle chez de rares et grands esprits. C'est un produit de la civilisation progressive.

Or la fonction d'existence qui se dégage du sujet pensant diffère radicalement de l'autre : *elle est dominée par l'idée de valeur*. Ce qu'elle affirme, c'est une existence de droit auquel est subordonné le fait d'exister en tant que sujet réflexif. La fonction d'existence de l'objet se traduit sous les espèces de la matière, du solide, du symbole matériel discret, du contenu des images et des perceptions (jamais par exemple l'arithmétique des Grecs n'est vraiment parvenue à affranchir les nombres des considérations physiques ou géométriques). La fonction d'existence du sujet s'explicite sous les espèces de la valeur, de la finalité, de la norme (vrai ou faux, bien ou mal, utile ou nuisible), de l'acte spirituel, de l'intelligible lié à l'intelligence, de la personne morale, de la liberté par contraste avec la contrainte des choses.

Ce sont les philosophes qui les premiers l'ont lentement mais sûrement dégagée, tant il est vrai que l'essence de la philosophie consiste dans une réflexion au second degré sur une matière déjà élaborée par la science ou l'action humaine : la philosophie est, dans son essence durable, « réflexivité », et, secondairement, dialectique ou phénoménologie. Platon met au sommet de la conversion philosophique qui est une opération douloureuse : „L'idée du bien qu'on ne peut apercevoir aux dernières limites du monde intelligible, même avec peine, sans conclure qu'elle est la cause universelle de tout ce qu'il y a de beau et de bon » (République, 517 B—C). Seulement ce type d'existence est enveloppé dans une conception de l'objet du type opposé ; il y a juxtaposition syncrétique et non synthèse entre

les deux. Cette confusion a pesé sur toute la philosophie jusqu'à ce que Descartes introduise le *Cogito ergo sum* qui fonde l'existence du sujet sur une pensée capable de s'assimiler effectivement l'univers et non sur une hiérarchie d'essences extérieures à l'acte de penser.

Quel que soit l'apport de Descartes, c'est à Kant que revient le mérite principal quant à la distribution des deux fonctions d'existence par rapport au sujet réflexif. D'une part le *réalisme empirique* justifie l'obscur existence de fait, mais Kant introduit la médiation du sujet par l'entremise des « formes à priori » de l'esthétique et de cette invention géniale que représente la théorie du « schématisme » de l'imagination. D'autre part *l'idéalisme transcendantal* introduit un système compact de normes catégorielles, autonomes par rapport au fait brut externe mais fait premier de structure psychique et rationnelle qui n'a de valeur que par rapport à l'expérience dont Kant fit la théorie, pour la première fois. Quant à l'idéal de la Raison pure, il n'a qu'un sens « régulateur » par rapport à la relation sujet-objet et ne trouve sa justification propre que dans l'ordre des valeurs, en vertu des postulats de la raison pratique. La métaphysique de l'esprit que vient achever la doctrine du « jugement réfléchissant », telle est dès lors la seule métaphysique qui demeure effectivement réalisable, malgré certaines apparences contraires.

Kant nous met en présence du plus grand effort qui ait jamais été tenté pour assigner au sujet comme à l'objet leur fonction propre d'existence dans la constitution d'une philosophie générale; quand bien même les *Critiques* dans le détail de leurs affirmations, ne sont plus que des ruines augustes, la perspective générale en demeure intégralement.

Or tout le mouvement et toute la critique de la science contemporaine sont précisément orientés dans la même direction en vertu d'une convergence spontanée; on peut les caractériser sommairement par la prédominance de la fonction du sujet pensant, ce que nous nous bornerons à exemplifier de façon très superficielle.

Partout dans les sciences psychologiques, l'associationnisme est battu en brèches: philosophes et psychologues s'ingénient à montrer partout l'action du sujet pensant, jusque dans ce que nous dénommons « réalité externe »; chez un Bergson, il ne reste plus à l'actif de l'objet qu'une maigre « donnée immédiate » réductible finalement à la médiation du système nerveux; la fonction du sujet finit par

absorber celle de l'objet dans la doctrine « intentionnelle » d'un Husserl.

En géométrie, la critique du postulatum d'Euclide conduit au surgissement d'une multiplicité d'espaces qui n'ont plus que de lointaines attaches avec l'intuition sensible, où le rôle créateur de l'esprit est manifeste. L'analyse acquiert son autonomie et s'arithmétise, mais les considérations purement formelles enfantent la théorie des ensembles et l'incomparable théorie des groupes qui assignent à la fonction spirituelle un rôle décisif dans les mathématiques supérieures. Le nombre lui-même qui tire sa racine de l'objet (les dix doigts de la main), se révèle un système très complexe de relations intellectuelles à partir de « l'échange d'un contre un ». La logique reconnaît la primauté du jugement sur le concept et découvre le domaine immense des relations: elle se trouve aujourd'hui devant l'inconnue de « l'assertion pure » qui oppose « opération » à « formalisation ». La physique sacrifie d'abord l'idée du temps newtonien et objectif à la relativité des temps propres, suivant la notion très abstraite d'un « temps de repérage »¹⁰); elle renonce ensuite au déterminisme rigide d'un Laplace et à la continuité.

L'épistémologie produit une vraie floraison d'études profondes où l'on nous montre, partout, un sujet pensant à l'œuvre jusque dans l'opposition entre les principes de conservation et celui de Carnot; c'est par rapport à ces études illustres que se précise la notion de « Raison » embrumée par le hégélianisme, comme fonction d'ordination et d'explication et non plus de création; l'invention et la découverte ne sont plus homogènes l'une par rapport à l'autre. En morale, le conflit existe entre une morale nietzschéenne qui sacrifie les valeurs universelles à leur transmutation sur le plan esthétique ou biologique, et une éthique fondée sur l'assimilation des esprits et l'universalité du bien en fonction d'une doctrine renouvelée de l'âme. Entre le syndoxique et le synnomique, ou bien le sujet, soit individuel, soit collectif, oscille comme les battements d'un pendule en mouvement; ou bien le sujet réflexif impose sa norme aux individus et aux collectivités anarchiques: individu ou personne morale, tel est le choix qui nous est proposé.

Aucune philosophie n'exprime ce complet renversement de façon

¹⁰) J. de la Harpe, *Genèse et Mesure du Temps*, Collection des travaux de la Faculté des Lettres, Université de Neuchâtel, 1941, p. 143—152.

plus radicale que la doctrine de la « conscience intellectuelle » de M. Brunschvicg¹¹⁾. Au radicalisme réaliste répond toujours le radicalisme idéaliste et l'inverse mais quelle que soit la direction choisie, la tentative se termine toujours par la même défaite et l'idée d'existence semble condamnée à se dévorer elle-même comme les Catoblépas des bestiaires médiévaux. Ou bien l'immense mécanisme, système aveugle et sourd, qu'enfanta l'esprit humain condamné à la triste infortune d'être dévoré par l'œuvre de son propre génie; ou bien normes et valeurs par lesquelles le sujet pensant s'affirme souverainement, mais qui s'enlisent en des sables mouvants où le sujet s'épuise à lutter sur un sol dépourvu de consistance: la fonction proprement « objective » de l'expérience y devient un mystère impénétrable, faute d'être lestée de dure réalité. Chaque fois on éprouve le même sentiment d'inconfort et même d'illusionnisme, comme si tout s'évanouissait en vertu d'une magie incompréhensible et fuyante.

Emile Meyerson, en une œuvre dont quelques critiques superficielles ne sauraient ébranler les vigoureux fondements, a dénoncé le même fait dans l'œuvre séculaire de la science fondée sur l'exercice de la raison, sous la forme étrange du « paradoxe épistémologique »¹²⁾: réalisme que la science hérite du sens-commun à ses origines, se muant en idéalisme au terme de la course. Le réel se dissout en cours de route, d'identification en identification; la théorie de la Relativité ne fait que le confirmer. Rappelons ce passage évocateur de Taine, cité par Meyerson¹³⁾: « Nous avons découvert l'étrange empreinte d'un pas sur le rivage de l'Inconnu. Pour expliquer son origine nous avons bâti théories sur théories, toutes plus ingénieuses et profondes les unes que les autres. Nous avons enfin réussi à reconstituer l'être qui laissa cette empreinte, et il se trouve que c'est nous-même. »

Au terme de pages que nous eussions souhaité moins compactes, se dégage une conclusion qui s'impose d'inéluctable façon: *On ne peut choisir entre idéalisme et réalisme car ce sont deux tendances complémentaires*; tantôt la réflexion philosophique se concentre sur

¹¹⁾ Léon Brunschvicg, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, Alcan, 1927; deux volumes.

¹²⁾ Op. Cit. 11, Chap. XVII, Le Paradoxe épistémologique.

¹³⁾ La Déduction relativiste, Payot, Paris, 1925; p. 133, et Taine, *Les philosophes classiques*, 2^{ème} édit. Paris, 1912; p. 247.

le pôle du sujet et se heurte aux paradoxes du solipsisme individuel ou collectif, si elle oublie l'objet auquel elle demeure appuyée à son insu; tantôt elle se concentre sur l'objet et le fait, et se brise contre les antinomies irréductibles de la « chose-en-soi », si elle oublie sa propre présence immanente à son œuvre. Si l'on veut tenter à nouveau l'aventure métaphysique, avec quelque chance de succès, *c'est le double rapport qu'il convient de s'assimiler* et d'exprimer en un langage convenable. Sans doute aucun, l'esprit qu'incarne le sujet pensant, est la condition première de l'existence, mais il exige pour faire œuvre progressive une résistance à laquelle appuyer son « élan » créateur, sinon il demeurerait en cet état de léthargie que nous devons lui supposer, lorsque l'homme n'était pas encore apparu sur la planète. Quant à l'objet il remplit une double fonction: sur le plan de la perception, il représente le *datum* mystérieux sur lequel travaille le jugement à son éveil; sur le plan de l'intelligence symbolique, il désigne l'œuvre en même temps que l'outil qu'elle élabore; ils ne se consolident que lorsque cette œuvre répond à l'appel mystérieux de « l'extérieur », du non-moi, présent tout d'abord sous la forme d'un mystère auquel le primitif « participe » sans le comprendre.

L'esprit ne prend conscience de ses virtualités infinies, qu'au fil de ses créations: alors seulement il se dépasse et atteint à la certitude de l'éternité qui est une création continue. C'est l'objectivité qui fixe et consolide ce qui mérite de l'être, qui crée les « structures » durables dont le sujet pensant demeure la « fonction » vivante et qu'il remanie sans trêve ni repos. L'existence implique donc à la fois consistance et valeur: elle ne se conçoit pas comme quelque chose qui se refermerait sur soi à la façon d'une contemplation bouddhique ou qui se figerait dans la misérable « sphère » de Parménide, mais comme quelque chose qui consolide l'acquis en vue de créations nouvelles. Elle n'est pas d'avantage le devenir aveugle et douloureux d'Héraclite, mais l'adaptation de l'être ancien à des créations nouvelles et *imprévisibles*, car le prévisible n'est à la rigueur que ce qui se répète, que ce qui dure sans changement au milieu de ce qui change. Dans ce qui se répète, dans ce qui est devenu à la limite « mécanisme ou automatisme », la contingence subsiste, mais la valeur nouvelle qui est l'œuvre propre de l'esprit, suppose la consolidation des valeurs anciennes, consolidation qui est fonction d'une objectivité irréductible à autre chose qu'à soi-même.